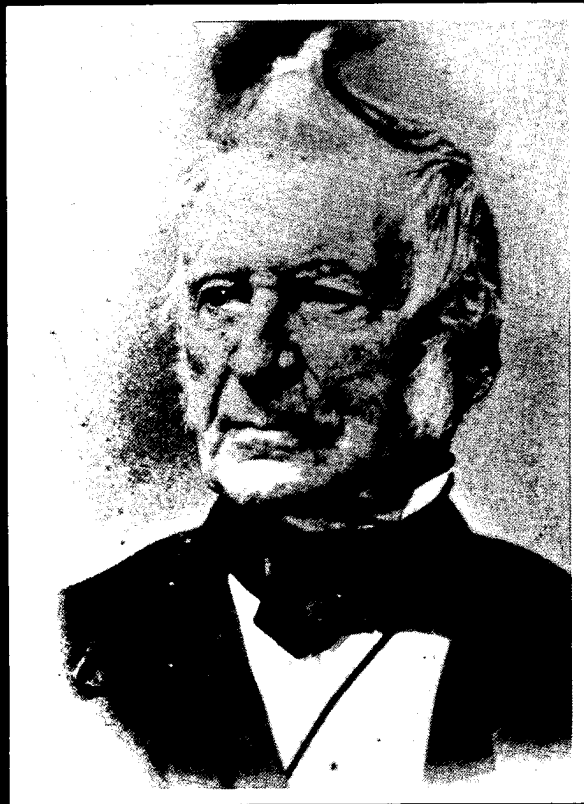


LOUIS-JOSEPH PAPINEAU UN ÊTRE DIVISÉ

Fernand Ouellet



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANADA



BROCHURE HISTORIQUE No. 11

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU
UN ÊTRE DIVISÉ

Fernand Ouellet

Ottawa, 1960
(Réimprimé dans sa version originale, 1984)

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANADA
BROCHURE HISTORIQUE No. 11

Fernand Ouellet est Licencié ès Lettres (Histoire) de l'université Laval. Il a fait des stages de spécialisation en archives à Paris et à Washington. Actuellement il est Assistant Archiviste de la Province de Québec, professeur d'histoire à la Faculté de Commerce de l'université Laval et membre du Centre de Recherches historiques de Québec. Depuis 1953, il travaille à l'édition de la correspondance contenue dans la *Collection Papineau-Bourassa* conservée aux Archives de la Province. Il est l'auteur de plusieurs articles dans différentes revues, dont un article sur le rôle de *L.-J. Papineau dans la Révolution de 1837* publié dans le *Rapport annuel de la Canadian Historical Association*. En 1959, il publiait un choix de textes sur Papineau et une *Histoire de la Chambre de Commerce de Québec*.

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU, UN ÊTRE DIVISÉ

“Le lieu de la naissance, les vieux parents, l'intérêt de la famille, m'enchaînent comme l'huître sur le rocher où je suis né...”

Comment définir la personnalité de Papineau? Une analyse attentive des données relatives au caractère de Papineau permet de le situer parmi les *sentimentaux très voisins du type nerveux*.¹ Il n'est pas exagéré de parler d'hyper-émotivité à propos de Papineau. La puissance de cette prospérité fondamentale était telle chez lui qu'elle paraissait dominer entièrement sa personnalité. En somme, un être appelé à vibrer intensément devant la vie. On découvre en Papineau une nature mobile, instable, vulnérable, voire même, encline au scrupule. A l'audition d'une composition de Paganini, il atteint aux “délices de l'extase religieuse”. Capable du plus grand enthousiasme, il demeurait cependant un être vulnérable devant la vie. Aussi était-il prédisposé par les chocs qu'il subissait au contact de la réalité — “la riante poésie et la maussade réalité” — à la mélancolie, au pessimisme, à la solitude et davantage à la misanthropie. Il n'est donc pas étonnant de constater ses désirs intenses de vie dans la nature, source de calme et de sérénité. Sa timidité était masquée par un air quelque peu hautain. On comprend qu'il ait peu recherché la vie mondaine, préférant les rencontres familiales et l'intimité des amis. Aux bals du Château où il fut souvent invité, il se retirait à l'écart pour y jouer une partie d'échecs. Profondément individualiste, il répugnait aux contraintes imposées par la société. Dans le domaine religieux, il fut, en définitive, un tenant de la “religion du coeur”, s'insurgeant contre les cadres professionnels. C'est une conscience aiguë de ses faiblesses qui l'amena très tôt à éprouver les conséquences néfastes de son impulsivité, “source de chagrin pour soi” dans la vie privée et dans la vie publique.

Papineau a de même rapidement pris conscience de son manque d'aptitude à l'action et c'est pourquoi il ne cessa de déplorer, sous une forme ou sous une autre, ses propensions à l'inaction — “ma malheureuse inclination dominante” — qui le livrait aux aléas de son affectivité. Toute sa vie, il a cherché à réagir contre cette tendance qui risquait de faire de lui un être dominé par l'ennui, la méfiance et par la réflexion amère. Mais ce trait de caractère était là et, à chaque instant, il ressentait le pénible et même le tragique d'une vie orientée vers l'action politique. On ne doit pas s'étonner de cette phrase écrite à Fréchette: “Nous sommes de respectables révolutionnaires... Nous sommes les révolutionnaires d'un Age philosophique...” C'est encore cette inaptitude à l'action qui rend compte de son indécision et de l'allure quelque peu flottante de son existence comme si le destin s'était acharné à détruire toutes ses entreprises. Une situation troublante le

¹ Voir les travaux de Le Senne, Le Gall, Berger et Maistriaux.

plongeait dans une agitation insurmontable dont il ne pouvait le plus souvent se délivrer que par la fuite ou par une évasion dans une activité compensatrice. C'est encore cette prédisposition à l'inaction qui l'entraîna à faire de la protestation verbale et de l'opposition systématique une technique éminemment efficace d'action politique. On pourrait penser, à l'analyse de ses discours, qu'en mobilisant ainsi les forces négatives de son caractère, dont le complexe de la persécution n'était pas le moindre, il en arrivait à se libérer de leur emprise et à déboucher sur des valeurs immuables.

Papineau était doué d'une complexion particulièrement favorable au développement d'un idéal moral et politique très élevé. C'est pourquoi on découvre en lui un sens aigu du devoir, de la grandeur, de la dignité, de la pureté, frôlant parfois l'angélisme, et une forte vanité. "Je me suis fait des maximes et des devoirs dont je suis l'esclave, disait-il. L'obligation de servir mon pays comme citoyen, au milieu de risques, de déboires, des dégoûts renaissants, m'attache, et je trouve le plaisir à me dire : j'ai rempli mon devoir quelque pénible qu'il ait été à remplir dans le moment du sacrifice; l'on est consolé plus tard." Cette complexion confère aussi à l'individu, porteur de ces tendances, une forte ambition, surtout si elle est jointe à l'avidité, restant toutefois difficilement actualisable, mais en même temps le goût pour une vie simple, retirée et austère. "Ce n'a jamais été un besoin pour moi, disait Papineau, que cette agitation [de la vie publique]; ce l'est moins que jamais après sept ans de désuétude. C'était un devoir pénible, j'y étais avec l'amour de la retraite et de la vie de famille." Mais la faiblesse de la secondarité, face à une puissante émotivité, réduit considérablement les possibilités effectives de systématisation de la pensée et de la vie. D'un côté, l'homme est poussé à l'action par des forces intérieures ou, le plus souvent, extérieures, mais la société le blesse et il désire la fuir; de l'autre, la solitude complète lui pèse parce qu'il a besoin de tendresse, d'un auditoire ou, encore, d'affirmer aux yeux de tous ses idéaux et sa valeur morale. Il y a toujours un danger que la dignité s'enveloppe davantage d'orgueil et de respectabilité, que le sens du devoir devienne un manteau bien mince pour l'ambition et la vanité et que le sens de la grandeur ne soit que l'envers d'un être épris d'un besoin intense de sécurité. Ici le conformisme siège dans la même enceinte que l'insurrection.

L'être incapable d'affronter la réalité et les exigences de l'action en arrive souvent à dédoubler son personnage et il se réconcilie ainsi dans l'imaginaire. Tel est le résultat auquel semble être arrivé Papineau, lorsque chef d'un parti puissant mais divisé par des rivalités internes, il décida de l'emporter à tout prix malgré la résistance du parti bureaucrate, du gouvernement et du clergé. Tout paraît, à cette époque, se passer en lui comme si deux hommes l'habitaient. L'un, dégagé des vicissitudes de

l'action, *l'homme-principe*, incorruptible, épris de justice et de liberté, devient un pur symbole au service d'une cause sacrée. Comme tel, il est porteur d'un système de valeurs autour duquel doit s'amorcer le ralliement des hommes. L'autre, engagé dans le concret, en butte aux persécutions, chef de parti au service d'intérêts bien précis, conscient de ses faiblesses, tiraillé entre son devoir, ses intérêts et ses affections, doit poursuivre son destin et expier les aventures du premier. Par l'échec, il devient un martyr "qui fait triompher les principes, sanctifie les victimes, convertit les bourreaux et sauve les croyants". C'est à ce seul prix qu'un être inactif et hyper-émotif comme Papineau pouvait triompher des anxiétés et des angisses suscitées par l'engagement total dans l'action.

Une question vient alors à l'esprit. Où Papineau, caractère inactif, puisa-t-il l'énergie vitale pour entrer dans une aventure politique si pleine de risques et si exigeante? La robustesse de son tempérament ne suffit pas à expliquer l'effort surhumain qu'il a déployé pour réaliser ses idéaux et son ambition. Ici une tendance supplémentaire, l'avidité, venait renforcer l'ambition et le sens du devoir. Cette disposition est aisément décelable chez Papineau. A maintes reprises ses amis se sont permis de railler ses propensions à l'économie. Mais, chez lui, l'avidité des biens matériels se plaçait au service du besoin de sécurité et de la tendresse. Elle n'en était pas moins forte pour cela. Chez Papineau, l'avidité sublimée s'exprima aussi par la volonté de puissance qui l'entraîna à désirer l'exercice effectif du pouvoir. On comprend mieux les tiraillements intérieurs d'un homme qui a toujours prétendu au désintéressement total.

Lorsqu'on pense à Papineau, on évoque volontiers une personnalité essentiellement agressive et combative. On se réfère sur ce point à ses violents discours et à ses fréquentes sautes d'humeur et d'impulsivité. On pense de même à l'entêtement qu'il a mis dans sa conduite politique. Evidemment ce sont les traits d'un caractère par trop impressionnable et peu actif; mais on oublie trop souvent un de ses moyens d'action favoris : la séduction. On ne saurait pas trop insister sur cet aspect de sa personnalité qui lui conférait une sorte de magnétisme, particulièrement agissant auprès des femmes. Cette tonalité presque féminine de sa sensibilité, jointe à ses dons physiques, fut un précieux atout dans sa carrière politique. Sa puissance de séduction explique, pour une part, l'attraction qu'il a exercée sur le peuple. Elle fut pour lui un instrument très efficace de domination. Des possibilités remarquables de suggestion lui permettaient de désigner, sans avoir à donner des directives précises à ses supporteurs, l'ennemi politique à abattre. Cette façon de procéder ne pouvait que contribuer à calmer ses scrupules toujours vifs.

Papineau fut aussi un tendre. Cette tendance a marqué profondément la vie d'un homme prédisposé à être blessé par le monde extérieur. On le voit

continuellement exalter la vie intime et discréditer la vie publique. Sa correspondance est remplie de cette opposition brutale entre ces deux paliers où s'exerce l'action de l'individu. Au premier niveau, les liens d'affection, qui unissent l'homme aux parents et aux amis, ne peuvent que le réconcilier avec les autres et avec lui-même. Au contraire l'existence en dehors du milieu familial prend un sens tragique parce qu'elle livre l'individu à la concurrence, au jeu des passions et des relations impersonnelles fondées sur la diversité des intérêts. On ne saurait trop exagérer l'influence de ce trait de caractère sur l'élaboration des conceptions politiques et sociales de Papineau. Selon lui, la société nouvelle, qui s'établissait par l'effort des marchands anglais, menaçait les intérêts les plus humains d'une société traditionnelle édifiée sur la famille. Ce n'est pas un hasard si Papineau a toujours opposé la société agricole à la société mercantile. C'est que l'une et l'autre étaient, à ses yeux, représentatives de valeurs inconciliables.

Heureusement Papineau eut des goûts intellectuels. Ceux-ci favorisèrent, grâce à une *intelligence généralisante*, l'élaboration de valeurs et de moyens propres à entreprendre la lutte contre une émotivité déréglée et contre ses propensions à l'inaction. En 1842, il écrivait : "L'amour de l'étude devient une passion louable et la plus puissante sauvegarde contre les folles passions." On comprend mieux les motifs qui inspirèrent son recours aux oeuvres des rationalistes du 18^e siècle qui proposaient à son attention, par leur vision optimiste de la nature humaine et leur idéal de sagesse, en dehors de toute adhésion confessionnelle, les bases d'une hygiène mentale que la religion rigide de son enfance ne pouvait lui fournir. Il en est de même de sa fréquentation assidue des Stoïciens. N'est-ce pas aussi ce besoin de réagir contre lui-même, tout autant que le désir d'alimenter un idéal moral, qui en fit l'admirateur de l'Antiquité greco-latine? Mais un être aussi émotif et, au surplus, surchargé de souvenirs d'une éducation janséniste, pouvait-il réussir un tel effort de libération intérieure? Le scepticisme ne devait-il pas être l'aboutissement de sa remise en question du passé?

Doué d'une conscience naturellement accueillante aux impressions et aux courants les plus divers et servi par une intelligence qui le rendait capable de se dégager du concret pour accéder aux principes et aux valeurs, Papineau était particulièrement apte à apporter une contribution essentielle et neuve à la pensée canadienne. Mais une émotivité excessive, exaspérée par son éducation et par les contraintes du milieu dont il ne parvint jamais à se libérer, a contribué à réduire sa liberté intérieure et, conséquemment, ses possibilités créatrices. Taché dira : "M. Papineau est certainement un grand orateur et un homme de talents hors ligne, mais l'ambition et la vanité ont fait de profonds ravages dans cette forte et belle intelligence et le mécontentement a ulcéré ce coeur naturellement excellent..."

Au lieu de reconnaître en Papineau un esprit libre et structuré, nous sommes forcés de parler d'esprit rétréci et clivé. C'est ce rétrécissement progressif de l'esprit qui donne l'impression d'une évolution complète de son caractère. En réalité, le fond du caractère est resté le même alors que le problème réel se situe au niveau d'une personnalité mal intégrée. Sur ce plan, la dualité de la pensée exprime une dualité de la personnalité. C'est pourquoi on observe chez Papineau deux systèmes de valeurs, presque étrangers l'un à l'autre et souvent même contradictoires qui expriment un être divisé mais épris de sincérité. Les tendances doctrinaires sont de même le produit d'un esprit rétréci par l'émotivité. L'homme n'est plus l'ordonnateur de sa pensée et de sa conduite et c'est pourquoi il rattache continuellement, à travers ses démissions, l'unité de sa vie à "la fixité inaltérable de ses principes". Il n'est plus un créateur de valeurs; il est le *disciple*, que ce soit de Montesquieu, d'Adam Smith, de J.-B. Say, de Sénèque, de Voltaire ou de Jefferson.

LES ANNÉES DE FORMATION (1786-1810)

L.-J. Papineau, l'aîné d'une famille de huit enfants, naquit à Montréal en 1786. Ses ancêtres maternels et paternels ne lui avaient légué aucune tradition aristocratique ou bourgeoise et, encore moins, intellectuelle. La majorité d'entre eux avaient évolué à l'échelon inférieur de la société mi-paysanne et mi-nomade des 17^e et 18^e siècles. Mais dès la fin du 18^e siècle, on assista chez les Papineau et les familles apparentées à une orientation très marquée vers les professions libérales. En dépit de leur accession au milieu bourgeois les Papineau restèrent attachés à l'organisation familiale traditionnelle. Dans ce clan nombreux et uni, on continua d'affirmer la suprématie incontestable des valeurs familiales sur les autres valeurs humaines. C'est dans ce climat, peu apte à articuler l'individu sur le monde extérieur, que se déroula l'enfance de Papineau. C'est dans cet univers fermé et dominé par les femmes, gardiennes des traditions, que Papineau fit son premier apprentissage de la vie en société. De cette influence féminine sur son éducation première, il fit l'aveu à plusieurs reprises.

Cet enfant sensible et tendre était particulièrement disposé à subir l'emprise d'une mère janséniste et autoritaire dont il était le *préféré*. S'il fut enclin à incorporer sa vision rigide et pessimiste du monde, il ne le fut pas moins à s'insurger contre une sollicitude trop attentive. C'est que sa nature indépendante s'accommodait mal d'une emprise par trop forte. Sa vie conjugale ne se comprend pas si on n'y revoit le prolongement de ses relations ambivalentes avec sa mère. En mettant en cause, par exemple, la religion de son enfance, qui remontait infailliblement à la surface dans ses moments d'angoisse, Papineau ne l'associait-elle pas à la religion triste, rigide et peu sereine de sa mère qu'il retrouvait intacte chez sa femme?

L'influence paternelle fut lente à s'implanter dans la vie de cet enfant trop exclusivement élevé par les femmes. En effet Joseph Papineau, un *sentimental* qui, derrière un air bourru, cachait une grande tendresse, était peu apte à satisfaire les exigences affectives de son fils. En dépit d'une forte personnalité, Joseph Papineau avait abandonné la régie interne de la maison et, en particulier, l'éducation des enfants à sa femme et il restait cantonné dans ses activités professionnelles. De plus le notaire Papineau manquait de gaieté, d'optimisme, et il répugnait à la vie de société. Il n'entra dans la politique que sous l'influence de ses amis et par sens du devoir. De ce père quelque peu lointain et fermé mais attiré par les choses intellectuelles et assez indulgent, Papineau se forma une image idéalisée : le *grand patriote* et le *seigneur-colonisateur*. Fait significatif, cette image allait servir à encadrer les deux entreprises essentielles de sa vie : sa vie publique et sa retraite à Montebello.

Animée de l'espoir d'une vocation sacerdotale, Rosalie Cherrier, avec l'adhésion de son mari, prit la décision d'envoyer son fils aîné poursuivre ses études au Collège de Montréal. Cette première expérience en dehors du milieu familial échoua. L'enfant se révolta et il fut obligé de quitter le collège. On le dirigea ensuite vers le Séminaire de Québec où il compléta le cycle de ses études secondaires. Il parvint, non sans difficultés, à s'adapter au mode de vie rigoureusement organisé qui prévalait dans cette institution, dont le premier objectif était le recrutement sacerdotal. D'ailleurs il trouva dans ce collège, où plusieurs prêtres étaient des amis de son père, une ambiance plus sympathique qu'auprès des directeurs de conscience de sa mère. Mais il ne faudrait pas croire que sa vie fut désormais sans problèmes. A travers ses phases de ferveur mystique, on découvre aussi ses moments de révolte contre une atmosphère trop rigide et peu favorable à l'expression de l'individu. Il parvint toutefois à concilier les exigences de la vie communautaire et son individualisme. Il se gagna la sympathie de plusieurs prêtres du Séminaire qu'il admirait et qui lui rendirent la vie commune supportable. Mais le plus souvent, cet adolescent intelligent, timide, peu sportif, enthousiaste mais réfractaire à la discipline collective, chercha un refuge et une solution à ses problèmes dans la lecture. Déjà, il apparaît, à travers les notes qu'il transcrit, préoccupé par les questions religieuses et politiques. Il porta de même un vif intérêt à la géographie et aux sciences naturelles. Si on sent, dès ce moment, le doute entré en lui, ce n'est pas seulement le résultat d'une répugnance instinctive à accepter l'autorité, c'est aussi la conséquence de son insertion dans un milieu autoritaire et préjugé contre l'individualisme sous toutes ses formes, identifié qu'il était à l'oeuvre des philosophes du 18^e siècle et de la Révolution française. Ainsi, en pleine période d'adaptation de l'élite canadienne-française au parlementarisme, l'enseignement de la philosophie s'attachait résolument à démontrer des thèses de la monarchie absolue de droit divin. Les contradictions qui existaient entre la formation

des collègues et les besoins nouveaux de la société n'ont pas manqué de s'agiter dans la conscience du jeune Papineau.

Au sortir du Séminaire, en 1804, il apparaît comme un jeune homme très brillant, disait-on, sérieux, quelque peu fermé mais capable aussi de s'émouvoir et d'exprimer en images saisissantes les sentiments qui l'animaient. Mais il fallait d'abord choisir une profession. Le notariat l'attirait parce que, semble-t-il, il lui promettait une vie calme et rangée. Il commença sa cléricature sous la direction de son père mais l'abandonna bientôt. Il opta ensuite pour le droit et il entra au bureau de Denis-Benjamin Viger, son cousin. Si la lecture des oeuvres juridiques le passionna, par contre, le travail cléricale le rebuta. Ses premières expériences dans ce qu'il nommait "l'Antre de la Chicane" donnèrent un dur coup à ses élans idéalistes. Reçu avocat en 1810, il pratiqua sa profession d'une façon intermittente sans y trouver la moindre satisfaction. Aussi chercha-t-il à en sortir aussitôt que les circonstances lui parurent favorables. Dès cette époque il commença à entonner l'hymne de la nature, de l'intimité et de la solitude, exprimant par là son inadaptation à un mode de vie qu'il avait pourtant choisi. Mais un événement allait subitement transformer le cours de son existence. On lui demanda, en 1809, de se présenter comme député. Il accepta.

PATRIOTE ET RÉFORMISTE (1809-1826)

Papineau entra dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada à un moment où le régime parlementaire qui, selon le point de vue de ses initiateurs, devait assurer et concilier, par l'entremise des deux Chambres, les intérêts des marchands et des grands propriétaires fonciers, était devenu un tremplin pour les conflits raciaux. En effet, après 1791, le Bas-Canada avait vu se développer une moyenne bourgeoisie canadienne-française, formée par les professions libérales et les petits marchands des villes et des campagnes. Ce phénomène résultait de l'expansion économique et démographique. Cette nouvelle classe, dont les racines étaient paysannes, devint de plus en plus consciente de sa situation et de son rôle. Elle en arriva à se considérer comme l'élite du groupe français et, comme telle, elle se chargea de définir ses objectifs collectifs. A son avis, le Saint-Laurent ne constituait plus la base d'un Etat commercial ou industriel comme le pensaient les Anglo-saxons. Elle le voyait plutôt comme une mer intérieure, s'étendant du Golfe aux frontières du Haut-Canada, autour de laquelle graviterait à l'avenir une population paysanne retranchée sur ses traditions ancestrales épurées de l'apport démoralisateur des fourrures et du bois. A cette fin, les institutions traditionnelles, le droit coutumier français et le régime seigneurial, paraissaient éminemment aptes à éliminer les abus du capitalisme tout en protégeant le Bas-Canada contre l'immigration loyaliste, américaine et anglaise.

Mais la réalisation de cette vision supposait la prise du pouvoir par les groupes sociaux intéressés à assurer la survivance du groupe français. Tel était, en plus du désir de procurer aux professions libérales la mainmise sur les postes administratifs, le motif principal qui inspira la revendication d'un *gouvernement responsable* par les membres du *parti canadien*. Mais le principe de la responsabilité ministérielle suscita des oppositions irréductibles. Les marchands anglais entrevoyaient, comme conséquence de l'application de ce principe au gouvernement de la colonie, la ruine économique du pays dont la prospérité dépendait d'une législation locale constructive et de l'appui de la métropole. De son côté, la bureaucratie craignait la perte de ses privilèges et de sa suprématie administrative. Le gouverneur, pour sa part, en plus d'entrevoir une diminution d'autorité, regardait la responsabilité ministérielle comme une étape vers l'indépendance et la démocratie. Enfin, le clergé, tout en craignant pour son influence sociale et ses privilèges économiques, envisageait avec stupeur l'affirmation d'un groupe laïc qui prétendait asseoir la société sur les principes libéraux et contester son droit de regard sur la vie politique.

En dépit des mises en garde de son père, Papineau affirma sa solidarité à l'endroit du *parti canadien* et de son chef Pierre Bédard. On voit même son nom derrière les entreprises anti-sémites de Bédard. En peu de temps, Papineau devint un des membres les plus influents du parti. Mais la guerre contre les Etats-Unis interrompit provisoirement sa carrière politique et il se rendit, ainsi que plusieurs chefs du *parti canadien*, défendre la *liberté anglaise* contre "*l'anarchie démocratique*". Après cet intermède, l'influence de Papineau ne cessa de croître et elle gagna du terrain même dans la région de Québec. Ainsi, lorsqu'il fut question de choisir un successeur à Bédard et à Antoine Panet, Papineau, fut-il désigné pour assumer les doubles fonctions de chef du parti et d'Orateur de la Chambre d'Assemblée. Quoique fidèle à certaines conceptions de Bédard, il imprima au *parti canadien* une direction à la fois plus conservatrice et plus libérale qui se précisa par suite du conflit provoqué par le projet d'Union des Canadas. En effet, le *parti anglais*, devenu minorité permanente dans la Chambre d'Assemblée et désespéré de l'obstruction presque systématique faite par les députés canadiens-français à l'égard des projets de réformes économiques et juridiques, présenta au Parlement britannique un projet en vue de l'union des deux Canadas. Cette requête visait deux objectifs principaux : l'unification politique de la vallée du Saint-Laurent, condition nécessaire à la mise en oeuvre d'un programme de développement économique, et, en second lieu, l'intégration des Canadiens français à la culture anglo-saxonne.

L'annonce de cette requête provoqua une levée des boucliers dans le Bas-Canada. Papineau prit la tête du mouvement d'opposition à l'Union. Contrairement à ce qui s'était produit en 1810, le clergé accorda son appui

aux anti-unionistes. Papineau et John Neilson furent alors délégués en Angleterre afin de faire obstacle au *bill*.

Jusque là Papineau avait été un admirateur sans réserve de la monarchie parlementaire anglaise parce qu'il était persuadé que l'appartenance à l'Empire britannique comportait pour les Canadiens français des avantages politiques et des garanties de survie, voire même, des possibilités d'auto-détermination à condition que l'Angleterre acceptât une application intégrale des principes de sa constitution. De cette façon, les Canadiens français, unis à un empire puissant et prospère, pourraient dans une large mesure parvenir à assumer leur destin.

Les théoriciens politiques ne confirmaient-ils pas son point de vue? Les oeuvres de Montesquieu, de Voltaire, de Locke et de Blackstone ne révélaient-elles pas les avantages qui résulteraient de l'application des principes libéraux au gouvernement des hommes? Les juristes de l'École du Droit naturel, Mably, Adam Smith et les Physiocrates n'avaient-ils pas démontré les nombreux bienfaits que comporteraient une libéralisation des relations entre les métropoles et les colonies? Mais Papineau n'avait retenu de ses lectures que ce qui servait à ses combats personnels et politiques. Pourtant les libéraux étaient unanimes à condamner la féodalité sous toutes ses formes et à proposer un droit nouveau respectueux des libertés individuelles. Mais Papineau répondait à cette objection soulevée par ses adversaires en invoquant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. En réalité, Papineau, adversaire acharné du pragmatisme politique, inspiré, disait-il, par la "bassesse de l'esprit mercantile", désirait aménager une organisation politique et sociale qui, tout en délogeant les Anglo-saxons du pouvoir, doterait la bourgeoisie canadienne-française des moyens propres à enrayer le flot de l'immigration et à contrôler l'activité économique autant que l'influence sociale des marchands. Tout entier à ses haines et à ses affections, Papineau ne voyait pas les contradictions qui existaient entre ses croyances libérales et ses positions conservatrices. C'est que les unes et les autres trouvaient leur résonance profonde dans une personnalité déchirée et problématique qui était un obstacle fondamental à une prise de conscience des problèmes concrets soulevés par ses options. Toujours, chez Papineau, le *patriote* et le *libéral* coexistent d'une façon indépendante, parfois ils s'allient, mais plus souvent ils s'affrontent. Une telle personnalité, désorientée par les exigences de l'action, se révélait peu apte au compromis que prépare la compréhension réciproque; elle préférait plutôt l'opposition systématique "dans un pays où, disait-il, tous les employés étaient des ennemis publics". Ainsi envisagée, l'obstruction faisait figure de technique positive d'action politique. "L'Établissement ecclésiastique du pays serait réduit à rien, prétendait-il, le notariat avili, pas un Canadien au Barreau, la propriété foncière taxée pour engraisser une foule d'Européens collecteurs,

si l'administration n'avait pas été arrêtée par la résistance d'une assemblée élective..." En définitive seuls le conservateur et le patriote trouvaient leur compte dans ces conquêtes négatives.

Son voyage en Angleterre confirma nombre de ses attitudes politiques. Les Radicaux anglais, qu'il rencontra à cette occasion, l'encouragèrent à continuer le combat contre le vieux système colonial et contre les tarifs préférentiels pourtant essentiels, dans la conjoncture de l'époque, au développement de l'économie canadienne. Par contre Papineau fut à même de se faire une nouvelle image de l'Angleterre. Celle-ci lui parut dominée par une monarchie brillante mais onéreuse. Il y reconnut plus encore une puissante aristocratie éprise de luxe et d'inégalité sociale. Enfin s'il constata le dynamisme économique, il fut frappé par le paupérisme et la misère ouvrière.

A son retour au Canada, Papineau fut entièrement occupé par sa rivalité avec Joseph Rémi Vallières de Saint-Réal qui l'avait remplacé comme Orateur de la Chambre d'Assemblée. Il parvint, non sans difficultés et au prix de quelques reniements bientôt rachetés, à reprendre son poste. Mais les circonstances allaient exiger des prises de position de plus en plus fortes. Désormais le *conservateur* allait se muer en *nationaliste* et le *libéral réformiste* en *républicain*.

NATIONALISTE ET RÉPUBLICAIN (1826-1837)

A partir de 1826, on assiste à une nouvelle orientation de Papineau. Déjà, en 1820, certains éléments patriotes avaient réclamé une démocratisation des cadres du *parti canadien* de façon à accroître le nombre des députés d'origine paysanne. Puis le problème de surpeuplement agraire, particulièrement aigu dans la région de Montréal, conjugué avec les profonds malaises de l'agriculture du Bas-Canada, dressa plus encore les classes paysannes contre les marchands et les immigrants anglo-saxons. De même l'accroissement énorme des effectifs de la moyenne bourgeoisie canadienne-française, dont la situation économique ne cessait de s'aggraver, créa un climat favorable à l'expression d'un mouvement nationaliste. C'est le moment où les mots *Canadiens français* et *nationalité canadienne-française* deviennent d'un usage courant. Ce mouvement prendra une ampleur d'autant plus grande qu'il trouvera un support auprès des groupes irlandais. Enfin la révolution parisienne de 1830, autant que les conquêtes libérales et nationales de l'époque, exalta les sentiments anti-britanniques et les aspirations vers l'indépendance. Déjà, en 1830, de fortes tendances révolutionnaires se faisaient jour parmi les membres du *parti patriote*. Bientôt le parti vit se former une aile radicale, groupée autour des frères Robert et Wolfred Nelson, de Thomas Storrow Brown, de Amury Girod et de Cyrille-Hector-Octave Côté, qui conçut la révolution comme l'unique

moyen de balayer l'oligarchie, les attaches coloniales, les seigneurs et le clergé. Tels sont les facteurs qui rendent compte, d'une façon ou d'une autre, d'une nouvelle orientation chez Papineau.

En 1826, Papineau présida à une réorganisation du *parti canadien* qui, par la suite, prit le nom de *parti patriote*. On assista aussi, sous son égide, à la fondation de *La Minerve* qui devint l'organe d'un parti qui cherchait ses plus solides appuis dans la région de Montréal où les Papineau, les Viger et les Cherrier jouissaient d'une influence énorme. Puis, à mesure que les tensions raciales et sociales s'exaspéraient, le programme du *parti patriote* se transforma. En 1830, Papineau avouait ouvertement ses convictions républicaines. Ses maîtres n'étaient plus les mêmes. Au premier rang figurait Jefferson qui lui inspira les grandes lignes de ses conceptions démocratiques : conception libérale de l'Etat, décentralisation, exaltation de la petite propriété paysanne, haine de l'Angleterre, de l'aristocratie, de la monarchie et des monopoles, la répulsion pour la spéculation et surtout la destinée nord-américaine de la démocratie. Puis coïncidèrent les influences non moins importantes de Rousseau, de B. Constant, de Lamennais, de Tocqueville et de Babeuf. C'est au nom de leurs conceptions que Papineau revendiquera des réformes propres à axer le développement du Bas-Canada sur ses traditions et ses destinées nord-américaines. Tout au plus aurait-il accepté, comme dernier pas vers l'indépendance, une vague liaison économique avec l'Angleterre. L'austère républicain préconisa, en s'inspirant des courants libéraux qui trouvaient en lui une résonance réelle, un programme visant à l'épanouissement des forces laïques: séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcisation de l'enseignement et liberté religieuse complète. Mais Papineau ne fut pas qu'un républicain convaincu et rigide, il fut de même un nationaliste intransigeant.

Ne voir en Papineau, comme il l'a prétendu lui-même, qu'un libéral devenu républicain, ce serait se méprendre sur la portée réelle de son action politique. En fait, Papineau, démocrate ardent, fut le premier chef nationaliste canadien-français. Son nationalisme, ancré avant tout sur ses tendances conservatrices, inspira nombre de ses options essentielles. Dans cette perspective, le héraut de la démocratie se doublait d'un héros de l'indépendance nationale. A ce titre, il se posait en porte-parole *inspiré* d'un peuple opprimé, affirmait-il, attaché à son passé, à ses traditions et désireux d'accéder à l'indépendance. Plus que jamais *l'homme du peuple* concevait le Bas-Canada comme l'habitat naturel des Canadiens français où ils étaient appelés à perpétuer leur culture et leurs institutions traditionnelles. Mais il croyait que c'est en se ralliant à la démocratie qu'ils pourraient un jour assumer leur destin national et enlever à la minorité anglo-saxonne toute initiative durable, voire même, la possibilité de se recruter par l'immigration. C'est en retournant, à l'instar des Américains, aux sources démocratiques

de l'*Américanisme* que les Canadiens français retrouveraient leur génie national et aboliraient du même coup ce que les traditions aristocratiques et monarchiques de l'Europe leur avaient apporté d'inauthentique. Mais Papineau désirait éviter à ses compatriotes les risques que faisaient courir à la liberté et à l'égalité, même aux Etats-Unis, les excès de "l'esprit mercantile".

C'est pourquoi il rêva d'un Etat démocratique canadien-français reposant sur une population en majorité agricole mais morale, éclairée et prospère. Evidemment cet Etat utopique ne pourrait se passer d'une classe d'hommes d'affaires dont le rôle serait d'écouler, grâce aux marchés illimités ouverts par l'application des théories libre-échangistes, les produits agricoles canadiens qu'ils soient bruts ou transformés par une multitude de petites industries. Mais ces capitalistes d'un nouveau genre, suscités par les besoins mêmes de la société agraire, n'auraient jamais l'opportunité de se muer en spéculateurs, ou encore, d'accaparer à leur profit les rouages de l'Etat. Leur éducation et davantage le mécanisme même des institutions démocratiques n'interdiraient-ils pas la prise du pouvoir par une oligarchie? Une population agricole, consciente de ses intérêts et habituée à prendre ses responsabilités, ne manifesterait-elle pas un grand discernement dans le choix de ses représentants? Ne serait-ce pas le rôle des professions libérales, élite éclairée, de servir de contrepoids aux ambitions des marchands et des seigneurs? Mais, dans l'idée de Papineau, l'équilibre social reposerait en définitive sur deux institutions fondamentales pour autant qu'elles retrouveraient leur sens originel: le régime seigneurial et le droit coutumier français. Le premier, essentiellement favorable à une répartition égale de la propriété foncière, le seigneur étant conçu comme le gardien de l'égalité sociale, et obstacle infranchissable aux spéculations capitalistes, possédait en outre l'immense avantage, selon Papineau, de maintenir l'individualité du Bas-Canada face au bloc anglo-saxon qui l'entourerait. Grâce au droit coutumier français, support indispensable du régime seigneurial, le Bas-Canada serait en mesure de se développer dans le sens même de ses traditions. Enfin, Papineau, quoique ardent anti-clérical, en arrivait à voir dans le catholicisme une institution nationale possédant, à ce titre, les mêmes avantages que le régime seigneurial et que le droit coutumier français. Aveuglé par sa haine contre l'Angleterre et contre les marchands anglais, il en arrivait à se faire le défenseur des structures cléricales que, pourtant, il condamnait en tant que protagoniste des idées libérales. On comprend que ses contemporains, à l'exception de ses adversaires qui l'accusaient de projeter des rêves médiévaux, se soient perdus dans l'écheveau d'une pensée si pleine de contradictions.

Cette ambiguïté même de pensée permit à Papineau de rallier dans les rangs du *parti patriote et républicain* les éléments les plus divers: la

moyenne bourgeoisie canadienne-française, quelques libéraux anglais, les Irlandais, les cultivateurs d'origine américaine établis dans les cantons et les classes paysannes canadiennes-françaises. Par contre, il rencontra l'opposition farouche de la bureaucratie, des marchands anglais, des cultivateurs anglo-saxons, du clergé et des descendants de l'ancienne noblesse seigneuriale. Les adversaires de Papineau disposaient, d'une façon ou d'une autre, d'une influence énorme sur le peuple. A partir de 1830, le conflit entre ces deux groupes entra dans une phase plus violente, laissant peu de place aux désirs de compromis. Papineau, grâce à sa personnalité, à ses dons oratoires et aux aspirations qu'il incarnait, devint l'objet d'un véritable mythe. Il a symbolisé pour ses partisans la puissance de pensée, le patriotisme, le désintéressement, la force, l'énergie et le courage. Nombre de paysans parlaient de le faire "Roi" et d'autres, plus nombreux, le considéraient comme le "Messie" attendu pour libérer les Canadiens français de l'esclavage colonial. Papineau en arriva à croire à son propre mythe et il rêva de devenir le président d'une république canadienne-française. En dépit des pressions exercées par les éléments révolutionnaires du parti, il essaya, tout en le renforçant, de rester fidèle à son système d'opposition systématique qui devait, en fin de compte, provoquer les concessions du gouvernement anglais.

Mais, à mesure que les années s'écoulaient, ses espoirs de triomphe diminuaient. Les divisions profondes qui existaient à l'intérieur du *parti patriote* le rendaient plus anxieux. Il semble bien que, dès 1834, il ait songé sérieusement à l'éventualité d'une révolution. Mais il est certain qu'il n'était pas étranger aux desseins des dirigeants de la *Banque du Peuple* qui, en 1835, se proposaient d'accumuler les fonds nécessaires à une rébellion. Mais un événement capital allait changer le cours des événements et précipiter une prise d'armes. En effet les résolutions présentées par Lord John Russell au Parlement anglais, au printemps de 1837, condamnaient point par point les revendications du *parti patriote*. Fait décisif, elles arrivaient dans un moment de grande dépression économique.

RÉVOLUTIONNAIRE OU MARTYR (1837)?

Les résolutions de Russell forçaient les patriotes à soumettre ou à prendre les armes. L'aile gauche du parti paraît s'être rattachée à la seconde perspective alors que la droite, groupée autour des chefs de Québec, pencha pour une réaction moins extrême. De son côté, Papineau semble avoir hésité à s'engager dans une aventure révolutionnaire. Il ne pouvait non plus se dégager d'un mouvement qu'il avait, plus que tout autre, contribué à orienter vers des positions extrémistes. Ne désirait-il pas devenir le président d'une république canadienne-française? Ne risquait-il pas, en abandonnant son poste, de perdre l'estime de sa femme "sa belle et bonne

maman” qui n’aurait pas supporté une telle défaillance chez son mari? Au début de mai, selon toute probabilité, Papineau présenta aux principaux chefs patriotes un projet de résistance qui rencontrait le point de vue de toutes les factions. Ce plan reçut l’approbation des dirigeants de la *Banque du Peuple*. Il s’agissait d’abord, par une série de grandes assemblées de comtés, de soulever l’opinion populaire contre les résolutions de Russell de façon à faire peur à l’Angleterre. On décida de promouvoir en même temps une politique de non-achat des produits importés afin de réduire, disait-on, l’Angleterre à la “diète”. Si ces moyens se révélaient inefficaces, alors seulement les patriotes prendraient les armes pour conquérir l’indépendance du Bas-Canada. Le moment de l’insurrection armée sera, par la suite, fixé, conjointement avec les réformistes du Haut-Canada, aux premiers jours de décembre. En définitive l’opposition légale masquait une entreprise moins innocente. Le 10 mai 1837, Papineau, qui réalisait bien les conséquences de ces projets, fit deux testaments. Par le premier, il réglait sa succession en faveur de sa femme. Puis se ravisant, il en fit un second par lequel, prévoyant le décès de son épouse, il divisait ses biens entre ses enfants.

A partir de ce moment, le *Comité central et permanent de Montréal*, fondé en 1834, devint un organisme chargé, sous la direction de Papineau, de coordonner l’action des patriotes à travers toute la province. Au cours de l’été des sections locales furent établies au sud et au nord de Montréal. Au mois de septembre, apparut l’*Association des Fils de la Liberté* dont les objectifs réels étaient révolutionnaires. La division de cette société en deux sections, civile et militaire, reproduisait la double intention du plan de résistance soutenu par Papineau.

L’assemblée de Saint-Charles qui couronnait le système d’agitation qui devait entraîner les concessions gouvernementales ou déterminer le recours aux armes, fut d’abord l’oeuvre de Papineau, même si les radicaux avouèrent ouvertement leurs intentions révolutionnaires. Lui-même prépara, avec l’aide de quelques lieutenants, les résolutions et il rédigea l’adresse au “peuple du Bas-Canada”. Certes il maintint dans son discours ses positions relatives à la non-consommation des produits taxés, visant ainsi à aggraver la crise économique, mais il conseilla aux habitants de remplacer les officiers de justice et de milice, nommés par le gouvernement, par des hommes de leur choix. Il recommanda toutefois d’éviter les actes de violence. Il n’en reste pas moins que cette assemblée constituait, à toute fin pratique, une déclaration d’indépendance pour six comtés. Les radicaux et le gouvernement l’interprétèrent de cette façon. D’ailleurs Papineau n’ignorait pas les plans militaires élaborés à cette occasion. Le gouvernement n’allait pas attendre la “prise des glaces” pour intervenir.

Dès la première semaine de novembre, le bruit fut répandu dans Montréal que les chefs patriotes devaient être arrêtés. Papineau, après avoir

conféré avec un délégué du Haut-Canada, quitta la ville le 13 novembre. Il se rendit à St-Charles et à St-Denis rejoindre les autres chefs. C'est là, au milieu de l'excitation générale, que se décida finalement le moment de l'insurrection qui devait coïncider avec celle du Haut-Canada fixée au 7 décembre. La direction du mouvement fut confiée à un double comité. Papineau et Edmund Bailey O'Callaghan se firent attribuer la charge du comité civil. Wolfred Nelson avait la responsabilité des questions militaires. Quelques jours plus tard, Papineau nomma T.S. Brown général au camp de St-Charles. Puis vint l'intervention hâtive des troupes gouvernementales alors que les patriotes n'étaient pas préparés, par la faute des chefs et en raison des éternelles hésitations de Papineau, à affronter des soldats de métier. Le 23 novembre au matin, peu de temps avant le combat, Papineau, à la suite d'une entrevue avec E.-R. Fabre, de la *Banque du Peuple*, décida de quitter le village de St-Denis. Plus tard il aura des difficultés à expliquer les raisons de ce départ précipité. Le lendemain il se rendit à St-Charles et il revint ensuite à St-Denis. Dès les premiers jours de décembre, voyant la partie perdue, il gagna les Etats-Unis.

Comment expliquer une conduite si peu glorieuse? La peur, les scrupules, l'attachement à sa famille et à ses biens, l'incapacité de faire face à ses responsabilités, tous ces facteurs semblent avoir joué dès le moment où s'amorçait le mouvement révolutionnaire. Il semble bien que l'expérience révolutionnaire, plus encore que les combats du chef de parti, ait comporté des situations trop angoissantes pour ce "révolutionnaire d'un Age philosophique". Quoiqu'il en soit, la conduite de Papineau durant les troubles n'est pas, comme certains historiens peuvent le croire, un accident dans sa vie, elle s'articule sur les faiblesses mêmes de l'homme dans l'action.

LE RÉFUGIÉ (1837-1845)

Papineau fut profondément affecté par l'échec de la rébellion. Sa correspondance traduit clairement le désarroi dans lequel il se trouvait à son arrivée aux Etats-Unis. Déjà l'homme cherchait une explication, valable pour lui-même et propre à calmer ses anxiétés, des événements qu'il venait de vivre. D'abord il se consola en pensant à la "fixité inaltérable de ses principes" et, bientôt, il attribua au gouvernement la responsabilité entière de l'insurrection. "Nous ne savions pas qu'il conspirait pour nous écraser, pour commencer la guerre civile contre le peuple...Il a choisi son temps pour provoquer et forcer à une résistance intempestive des hommes qui n'étaient pas préparés..." Dans ces conditions, il pouvait se conférer sans crainte l'auréole des martyrs. L'historien Bancroft, qui voyait dans cette attitude un moyen d'attirer vers les patriotes la sympathie du public, encouragea Papineau dans cette voie. Mais chez Papineau, cette attitude, depuis longtemps ancrée, était devenue un moyen coutumier d'expression.

Peu de temps après son arrivée aux Etats-Unis, Papineau reprit contact avec les réfugiés. A ce moment, les sympathies étaient très vives chez les Américains en faveur des patriotes. Papineau avait même réussi à rencontrer des hommes influents qui étaient prêts à seconder une revanche. Les généraux Wool et Scott envisagèrent à ce moment de diriger une expédition. Papineau accepta le projet et, le 20 décembre 1837, il dressait à Albany un troisième testament qui institua sa femme "sa légataire universelle". Mais l'assemblée des réfugiés tenue à Middlebury provoqua la faillite de ce plan. Papineau refusa d'accepter une déclaration d'indépendance comportant l'abolition des droits seigneuriaux, du droit coutumier et des dîmes. Une scission s'ensuivit avec le groupe radical.

A la suite de ces événements, les patriotes radicaux menèrent une violente campagne contre Papineau qu'ils accusaient d'être le responsable de leurs échecs passés et leurs difficultés présentes. Les plus modérés excusaient leur chef en disant qu'on pouvait être un "Franklin sans être un Washington". Déjà plusieurs réfugiés parlaient de sa "poltronnerie" à St-Denis et Côté décida même d'abattre "l'idole". Par la suite, on forma un complot qui avait pour but, dans l'intérêt de la cause canadienne, de forcer Papineau à se rendre en France. Le prétexte de ce voyage était de susciter des sympathies en faveur des Canadiens. Papineau quitta New-York au mois de février 1839.

Papineau ne prit pas de temps à réaliser l'inutilité de sa mission. Il fréquenta, pendant quelque temps, les salons républicains mais il paraissait évident que la France, comme le lui avait déjà fait remarquer l'ambassadeur Pontois, n'était pas disposée à intervenir dans les affaires canadiennes. Il décida néanmoins de s'établir temporairement à Paris où sa femme et ses enfants, à l'exception d'Amédée, allèrent le rejoindre. Il y mena une existence difficile en raison de problèmes financiers et familiaux. Il partagea son temps entre sa famille et ses amis, quelques Irlandais et des Français d'appartenance républicaine et socialiste, dont Lamennais, Béranger, Bossange, les Guillemot, Ternaux-Compans, Louis Blanc et autres. Après le départ de sa femme, en 1843, il occupa une grande partie de ses loisirs dans les principaux dépôts d'archives parisiens où il copia des documents relatifs à la domination française au Canada. Ce n'est qu'en 1845, après une longue période d'indécision et de conflits avec sa femme appuyée par ses enfants, qu'il reprit le chemin du Canada, non sans avoir visité l'Italie et la Suisse.

LE RETOUR À LA POLITIQUE (1847-1854)

Papineau revenait d'Europe avec des convictions républicaines affirmées. "Je suis donc plus que jamais l'ami passionné des libertés démocratiques, l'ennemi des Rois, des nobles et des prêtres, partout ligués pour l'exploitation

du grand nombre au profit de leurs castes.” Il revenait avec des convictions nationalistes non moins fortes. Plus que jamais, depuis 1838, le progrès du Canada lui paraissait dépendre de l’annexion aux Etats-Unis qui unirait deux peuples également dépositaires des traditions nord-américaines. Mais l’union des Canadiens français à la république américaine ne signifierait pas leur intégration complète. Le Bas-Canada n’abandonnerait au gouvernement fédéral que les questions d’intérêt général, le commerce extérieur, l’armée et la monnaie, conservant un contrôle entier sur les institutions essentielles à son développement comme nationalité: régime seigneurial, droit coutumier, enseignement et, en général, tous les droits civils.

Papineau était fermement décidé, en dépit des pressions de sa femme, à ne pas retourner à la vie publique. C’est qu’il réalisait le manque d’unanimité de la population canadienne-française. Fidèle à lui-même, il n’entendait pas non plus appuyer les attitudes conciliatrices de son frère et de D.-B. Viger. Plus sympathique au point de vue de Louis-Hyppolyte Lafontaine, il ne pouvait cependant adhérer pleinement à son programme: acceptation de l’Union, demande d’un gouvernement responsable, abolition des droits seigneuriaux. Les luttes passées lui interdisaient également une alliance avec les *tories*. Enfin, il répugnait, autant qu’avant 1837, à certaines mesures supportées par les radicaux des deux Canadas, décidés à abattre les structures cléricales et à établir un gouvernement républicain en dehors de toute préoccupation strictement nationaliste.

En pratique, Papineau demeurait fixé aux techniques d’obstruction systématique qu’il avait mises en oeuvre avant 1837. Elles seules, dans son esprit, pouvaient produire la réussite de ses doubles objectifs nationalistes et républicains. Il faut dire qu’il n’avait pas l’intention, advenant son retour à la politique, de partager le pouvoir avec qui que ce soit. Poussé par sa femme et par d’anciens supporteurs, il accepta sans grand enthousiasme, en 1847, de se présenter comme député. Lafontaine, de son côté, n’était pas disposé à abandonner à son rival la direction du groupe réformiste. Déjà, au printemps de 1837, il avait élaboré le projet d’une nouvelle formation politique, dont il aurait été le chef, comprenant tous les adversaires du régime seigneurial. Cette coalition, si riche de perspectives, n’avait pas eu lieu. Mais, en 1846, si Lafontaine était encore disposé à accepter dans son parti un Papineau “homme de grands talents”, il ne désirait en aucune façon lui céder le pas. Le refus final de Papineau de se ranger sous la bannière réformiste détermina Lafontaine à lui faire la lutte. Tels sont les principaux motifs qui inspirèrent la remise en question, devant l’opinion publique, du rôle qu’avait joué le chef patriote pendant la première rébellion. Attaqué violemment par W. Nelson, le “Héros de St-Denis”, Papineau sortit de cette querelle, qu’il avait en partie déclenchée, humilié et diminué aux yeux de la population. Il ne figura plus, jusqu’en 1854, dans la Chambre qu’à titre

d'oppositionniste irréductible et isolé. L'annexion aux Etats-Unis sera désormais son seul credo politique. Aussi décida-t-il de se consacrer entièrement à la mise en valeur de sa seigneurie et d'oublier dans le calme de la nature les déboires de sa vie publique.

LA RETRAITE À MONTEBELLO

Depuis sa sortie du Séminaire de Québec, Papineau avait toujours rêvé d'une vie calme et rangée, au milieu de la nature, de sa famille et de ses livres. C'était dans le but de réaliser un jour cet idéal qu'il avait acheté de son père, peu avant son mariage, la seigneurie de la Petite-Nation. Mais sa femme, qui détestait la campagne, s'opposerait avec opiniâtreté à ce projet sans cesse renaissant, parce qu'il contrariait ses goûts, son besoin de domination autant que ses ambitions. La présence continuelle à la maison d'un Papineau libre-penseur ne risquait-elle pas d'influer sur l'attitude religieuse de ses fils qu'elle souhaitait ardemment voir embrasser l'état ecclésiastique? A tout penser, la situation, qui voulait Papineau à Québec et à la Petite-Nation durant une grande partie de l'année, n'était-elle pas, à ses yeux, préférable à celle qui aurait résulté de la condition de seigneur-colonisateur? Certes elle aimait son mari et elle était disposée à tous les sacrifices pour assurer le succès de la carrière politique de l'homme qu'elle admirait; mais elle ne pouvait le voir autrement que dans son rôle de *patriote*. Chaque fois que Papineau, par déception ou par lassitude de la lutte, manifesta le désir d'abandonner la vie publique, elle s'y objecta obstinément et elle ne ménagea aucun effort pour garder son mari dans une existence si peu conforme à ses aptitudes foncières. Il faut cependant ajouter que Papineau devint "habité par le démon de la politique" laquelle satisfaisait son idéalisme, son besoin de se mettre en valeur et son ambition; mais il reste que l'attitude de sa femme contribua, au plus haut point, à le maintenir à son poste et à renforcer chez lui, si sensible à l'opinion de sa femme, ses tendances conservatrices.

C'est elle également qui, à la demande de l'abbé Chartier, décida finalement Papineau à se rendre en France au printemps de 1839. Elle alla ensuite le rejoindre. A mesure que son séjour en France se prolongeait, Papineau devenait de plus en plus indécis sur son avenir. Il craignait, en revenant au Canada, de se voir de nouveau précipité dans la vie publique. Aussi tenta-t-il, sans succès, de vendre sa seigneurie avec l'idée bien arrêtée de se fixer soit en France soit aux Etats-Unis. En 1843, sa femme décida de regagner le Canada. Appuyée par tous les membres de la famille, elle exigea bientôt la présence de son mari à Montréal, soi-disant pour régler la situation financière de la famille qui se faisait chaque jour plus précaire. En réalité, elle rêvait plus que jamais de voir son mari reprendre son poste de *leader national* des Canadiens français. En 1844, Papineau écrivit à

O'Callaghan: "Leurs instances pour m'engager à retourner peuvent être si vives que j'aurai la faiblesse peut-être de retourner plus vite. Je suis dans une indécision très fatigante, ce qui ne serait pas le cas si elle [sa femme] avait été assez raisonnable pour rester avec ma famille jusqu'à ce que la politique anglaise eut beaucoup plus de libéralité." En 1845, il céda enfin à ces pressions.

Dès son retour à Montréal, Papineau commença à mettre ordre à ses affaires. Dès lors il songea sérieusement à réaliser son rêve de jeunesse qui avait pris des contours plus prononcés à mesure que les échecs s'étaient amoncelés sur l'homme public. Il chercha à mettre en pratique l'idéal qu'il s'était formé du seigneur: le seigneur protecteur de ses censitaires, agent de colonisation et gardien de l'égalité sociale. Conscient de son rôle bienfaisant à l'égard de ses censitaires, Papineau voyait, dans ce type idéal du seigneur, le dépositaire d'une fonction d'autant plus noble que son entreprise servait à assurer la survie d'une nationalité. Il n'était donc pas question pour lui d'adopter les allures d'un capitaliste âpre au gain et égocentriste. Certes Papineau manifesta beaucoup de bienveillance et d'indulgence à l'endroit de ses censitaires, mais il ne réussit jamais à édifier sa cité idéale. Il aimait les paysans qui l'entouraient mais il aimait plus encore sa famille. Sa seigneurie ne fut jamais qu'une entreprise familiale comme cela était la coutume chez les Canadiens français. Il fut un homme d'affaires conservateur et diligent, préférant les petits gains et les placements sûrs aux projets audacieux à long terme.

Ses rêves de vie familiale et bucolique se heurtèrent à l'opposition de sa femme et de ses filles qui furent unanimes à proclamer leur dégoût pour l'existence à la campagne. Même si elles acceptèrent de séjourner d'une façon saisonnière, parfois toute l'année, à la Petite-Nation, elles ne se résignèrent jamais à leur sort. Dans le but de leur plaire, Papineau, d'habitude si économe, construisit un luxueux manoir féodal entouré de jardins et de vergers. Mais rien n'y fit, elles restèrent insensibles devant un spectacle que Papineau ne se lassait pas de contempler. Cette incompatibilité de goûts fut une source permanente de conflits. "Ne pouvant les faire rire quand elles sont seules," disait Papineau, "il faut bien les fuir."

Les épreuves douloureuses ne manquèrent pas à cet homme qui avait assisté à la ruine de ses entreprises politiques. Les enfants, tous très sensibles, avaient été éduqués dans un milieu fermé par une mère janséniste, autoritaire, très dévouée mais extraordinairement possessive. L'absence presque permanente du père et son manque de fermeté devant sa femme, autant que les conflits familiaux qui apparurent par suite de l'échec de la rébellion, furent une source de problèmes de toutes sortes pour ces enfants intelligents mais hyper-émotifs. Les circonstances elles-mêmes avaient été contraires à leur équilibre personnel. Aussi parvenus à l'âge adulte,

étaient-ils timides, anxieux, excitables et peu aptes à s'intégrer au milieu extérieur à la famille. On ne peut s'empêcher de songer au destin tragique de Lactance qui, après avoir fait ses études de médecine à Paris, sombra en 1846 dans la plus noire mélancolie. Il termina ses jours dans un asile à Lyon. Non moins problématique est le cas de Gustave, un être intelligent mais nerveux et instable, qui mourut en 1851 à l'âge de 22 ans. Qu'on pense à l'existence d'Azélie, épouse de Napoléon Bourassa, qui fut sujette, dès 1856, à des crises périodiques d'hystérie qui se produisirent jusqu'à sa mort en 1869. Par contre, Papineau trouva des consolations auprès de sa fille aînée Ezilda. Minutieuse, ordonnée, scrupuleuse et volontaire mais d'un dévouement sans bornes, elle s'efforça d'adoucir la vieillesse de son père et elle se chargea de l'éducation des orphelins Bourassa. Papineau trouva de même un appui auprès de son fils aîné Amédée. Cet ancien *Fils de la Liberté* était devenu un fonctionnaire rangé, méticuleux et doué d'un redoutable esprit d'économie lequel inquiéta parfois Papineau. Ces événements douloureux marquèrent le caractère d'un homme prédisposé au pessimisme. Heureusement Papineau puisa, dans son goût de la nature, dans ses intérêts intellectuels et dans l'affection sincère qu'il porta à ses enfants et à ses petits-enfants, les ressources nécessaires pour refréner ses penchants misanthropiques. Il mourut en 1871 fidèle à ses convictions rationalistes.

CONCLUSION

Papineau fut-il un grand homme? Il est certain qu'il a représenté pour bon nombre de ses contemporains le type même du grand homme. On parla abusivement de *génie* et certains historiens ont presque emboîté le pas derrière eux. Il est certain cependant qu'il a exercé, grâce à une personnalité éclatante et théâtrale qui masquait cependant une profonde faiblesse, une influence unique sur les Canadiens français qu'il a éveillés aux idées nationales et aux idées de liberté. A ce point de vue, il a incarné avec éclat leurs aspirations vers l'indépendance. Mais, dans son action, il a davantage fait appel aux sentiments négatifs, dont le complexe de la persécution et la haine raciale, qui, tout en provoquant une agitation stérile, renforcèrent les attitudes passives d'une population retranchée sur son passé et peu désireuse en réalité de le modifier. Ses positions conservatrices, même si elles s'accordaient avec les aspirations populaires, contribuèrent à détruire les ferments de liberté qu'il avait semés. Il reste cependant que Papineau a représenté, à son époque, deux grands courants de la pensée canadienne: le nationalisme et le libéralisme.

Mais qu'auraient valu, en 1837, l'indépendance et la démocratie pour une population illettrée, sans bourgeoisie dynamique, encadrée dans des institutions à caractère médiéval, et au surplus, vivant d'une agriculture presque parasitaire? En se fermant le marché anglais, résultat de l'indé-

pendance et de l'abolition du système préférentiel, à une époque où le marché américain offrait peu de possibilités, les Canadiens français se vouaient à une longue période de sous-développement économique qui, tout en empêchant le développement du Haut-Canada, aurait infailliblement stérilisé leur démocratie. Il est clair qu'en définitive la révolution aurait servi les intérêts des professions libérales, sans apporter de solution à leurs problèmes économiques, et donné naissance à un nouveau *pacte de famille* sans traditions bourgeoises et administratives véritables.

Tel aurait été le résultat d'une indépendance érigée sur la haine et sur un compromis favorable à des valeurs inaptes à déboucher sur une vision dynamique et réaliste de l'avenir. La société canadienne-française devait, de toute nécessité, réformer l'ensemble de ses institutions traditionnelles. Cette réforme n'était possible que par une collaboration lucide entre la moyenne bourgeoisie canadienne-française et les hommes d'affaires anglo-saxons. De cette collaboration serait sortie avec le temps une conception nouvelle du rôle de l'Etat et un aménagement réel des libertés individuelles. C'est ce que Lafontaine, esprit réaliste, avait compris dès 1837. C'est ce que Papineau le *libéral* comprenait mieux encore mais que le *nationaliste*, par attachement sentimental à un passé idéalisé, par ambition, par peur et par besoin de sécurité, était incapable d'admettre. Sa répugnance instinctive à l'égard du pragmatisme, concrétisée par sa haine à l'endroit des Anglo-saxons, fut un obstacle insurmontable à une vision lucide des réalités.

L'impératif d'adaptation qui s'est posé aux Canadiens français, dès le début du 19^e siècle au sortir de l'économie des fourrures, a continué à se poser sous l'Union et à la suite de leur entrée dans la Confédération canadienne. Le refus ou l'incapacité de définir leurs institutions selon les exigences du monde moderne a contribué, pour une large part, à refréner leurs possibilités créatrices et les a entraînés à rechercher à l'intérieur de la Confédération canadienne un statut privilégié. Dans ces conditions, l'option américaine préconisée par Papineau, n'aurait fait que poser avec plus d'acuité cette exigence fondamentale.

N'est-ce pas en résolvant en faveur du passé le conflit qui opposa chez lui le *libéral* et le *traditionaliste* que Papineau fut, comme le disait Garneau, "l'image de notre nation"? Le dénouement de ce conflit n'est-il pas significatif de l'effacement prolongé des forces laïques dans la société canadienne-française? Si le mythe de Papineau a continué à vivre, c'est que les doubles aspirations qu'il a éveillées et incarnées se sont perpétuées, souvent même, au prix de leurs troublantes contradictions.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les biographies de Papineau sont peu nombreuses et ont été faites pour la plupart selon une perspective étroitement nationaliste qui, sans être stérile, limite considérablement les possibilités d'explication d'un personnage aussi complexe que Papineau. (1) L.-O. David, *L.-J. Papineau*, (Montréal, 1872), 31 pp.; *Les deux Papineau*, (Montréal, 1896), 120 pp. "Nos pères étaient non seulement colons, mais Français et catholiques. Ils étaient trois fois coupables..." (2) A. De Celles, *Papineau (1786-1871)*, (Montréal, 1905), 243 pp. La meilleure biographie de Papineau quoique faite dans une optique semblable à celle de David. (3) E. Circé-Côté, *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne*, (Montréal, 1924), 242 pp. Etude faite en réaction contre l'interprétation nationaliste mais pauvre de faits et sentimentale. (4) B. Sulte, *Papineau et son temps*, (Montréal, 1925), 96 pp. Etude superficielle et fantaisiste. (5) Chanoine Groulx, série d'articles dans *Notre Maître, le Passé* et dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*. Essais suggestifs d'interprétation en profondeur de la personnalité et du rôle de Papineau mais, trop souvent, les actes et les événements sont jugés au tribunal des valeurs nationalistes et cléricales. (6) R. Rumilly, *Papineau*, 1934, 309 pp. Biographie intéressante mais superficielle et souvent fantaisiste. (7) G. Filteau, *Histoire des Patriotes*, (Montréal, 1938-39), 3 vol. Exemple le plus typique du rétrécissement des perspectives sous l'influence du nationalisme. Etude riche de faits et toujours vivante. (8) M. Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, (Montréal, 1945). Voir vol. I, p. 137-158; vol II, p. 45-54. Analyse l'influence de Voltaire sur Papineau mais attribue une portée trop négative à cette influence. (9) Dans des études générales, les professeurs Creighton, McInnis, Lower et Wade ont posé d'une façon nouvelle le problème de Papineau mais leur interprétation, si riche soit-elle, ne rejoint que certains aspects de l'oeuvre et de la personnalité de Papineau. En somme, on peut dire que l'historiographie de Papineau renferme des points de vue extrêmement divers à travers lesquels on peut reconstituer une image assez exacte mais partielle de Papineau. Mais il manque encore une perspective susceptible d'expliquer d'une manière plus globale le rôle essentiel de Papineau à son époque.

AUTRES BROCHURES

Conçue par la Société historique du Canada, cette collection a pour objectif de fournir au public en général, aux instituteurs, aux professeurs d'histoire et aux historiens eux-mêmes de courtes études sur quelques problèmes particuliers de l'histoire du Canada. Rédigées en anglais ou en français, ces brochures, traduites, sont disponibles dans les deux langues. On les obtient en s'adressant au Trésorier, Société historique du Canada, 395 rue Wellington, Ottawa, K1A 0N3. Les membres de la Société reçoivent, à titre gracieux et sur publication, un exemplaire de chaque nouvelle brochure. Ces brochures se vendent \$1.25 l'unité. Une remise de 25% est consentie aux libraires.

Voici la liste des brochures parues à ce jour:

1. C.P. Stacey, *La Frontière sans défense: le mythe et la réalité*
2. G.F.G. Stanley, *Louis Riel: patriote ou rebelle?*
3. Guy Frégault, *La Société canadienne sous le régime français*
4. W.S. MacNutt, *L'Émergence des provinces maritimes, 1713-1784*
5. A.L. Burt, *Guy Carleton, Lord Dorchester, 1724-1808*
6. Marcel Trudel, *Le Régime seigneurial*
7. F.H. Soward, *Le Ministère des Affaires extérieures et l'autonomie du Canada, 1899-1939*
8. F.H. Underhill, *Les Partis politiques canadiens*
9. W.L. Morton, *L'Ouest et la Confédération, 1857-1871*
10. G.O. Rothney, *Terre-Neuve: son histoire*
11. Fernand Ouellet, *Louis-Joseph Papineau: Un être divisé*
12. D.C. Masters, *La Réciprocité, 1846-1911*
13. Michel Brunet, *Les Canadiens et les débuts de la domination britannique, 1760-1791*
14. T.J. Oleson, *Les Scandinaves en Amérique*
15. P.B. Waite, *La Conférence de Charlottetown*
16. Roger Graham, *Arthur Meighen*
17. J. Murray Beck, *Joseph Howe: anticonfédéré*
18. W.J. Eccles, *Le Gouvernement de la Nouvelle-France*
19. Paul G. Cornell, *La Grande Coalition*
20. W.M. Whitelaw, *La Conférence de Québec*
21. J.-C. Bonenfant, *Les Canadiens français et la Confédération*
22. Helen I. Cowan, *L'Immigration britannique avant la Confédération*
23. Alan Wilson, *Les Réserves du clergé du Haut-Canada*
24. Richard Wilbur, *Le Gouvernement Bennett, 1930-1935*
25. R.A. Preston, *La Politique de défense et le développement de la nation canadienne*
26. Lewis H. Thomas, *Les Territoires du Nord-Ouest, 1870-1905*
27. Eugene A. Forsey, *Le Mouvement ouvrier au Canada, 1812-1902*
28. Irving Abella, *Le Mouvement ouvrier au Canada de 1902 à 1960*
29. Joseph Levitt, *Henri Bourassa - Critique catholique*
30. Bruce G. Trigger, *Les Indiens et l'âge héroïque de la Nouvelle-France*
31. R.C. Macleod, *La Police à cheval du Nord-Ouest, 1873-1919*
32. J.M.S. Careless, *L'Expansion des villes canadiennes avant 1914*
33. Ian MacPherson, *Le mouvement coopératif dans les Prairies, 1900-1955*
34. Alan F.J. Artibise, *L'Expansion urbaine dans les Prairies, 1870-1930*
35. Richard Jones, *Duplessis et le gouvernement de l'Union nationale*
36. Ernest R. Forbes, *Certains aspects du régionalisme dans les provinces maritimes, 1867-1927*
37. Ruth Roach Pierson, *Les Canadiennes et la Seconde Guerre mondiale*

**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANADA
FONDÉE EN 1922**

BUTS

- (a) encourager la recherche historique et intéresser le public à l'histoire, plus spécialement à l'histoire du Canada, tant régionale que nationale;
- (b) favoriser la conservation des lieux et édifices d'intérêt historique, des documents, reliques et autres souvenirs importants du passé;
- (c) publier des études et des documents d'ordre historique.

CATÉGORIES DE COTISATION (1984)

MEMBRES PROFESSIONNELS: historiens de métier et professeurs d'histoire	\$ 40.00
MEMBRES ÉTUDIANTS: étudiants à plein temps: une lettre du directeur (trice) du département doit accompagner cette demande	10.00
MEMBRES ÉMÉRITES: personnes âgées de 65 ans et plus	10.00
MEMBRES ORDINAIRES: personnes intéressées à l'histoire du Canada et aux objectifs de la société	25.00
SOCIÉTÉS AFFILIÉES: organisations ayant un intérêt particulier aux objectifs de la société	40.00
INSTITUTIONS: organisations, sociétés, bibliothèques, etc.	30.00
MEMBRES À VIE:	400.00

Tous les membres recevront le *Bulletin*, les *Communications historiques*, et les brochures historiques. Les membres professionnels participeront également à la Fédération canadienne des sciences sociales.

Les Rapports annuels (maintenant intitulés *Communications historiques*) contiennent des travaux lus aux assemblées annuelles. On peut encore obtenir les Rapports des années 1923-1926, 1929-1930, 1932, 1957-1964 et 1966-1982. Le prix est de \$10.00 la copie. Un index de tous les travaux publiés entre 1922 et 1951, groupés selon l'année, l'auteur et le sujet, se vend \$1.50; un index semblable pour les années 1952 à 1968 est disponible à \$1.00 la copie.

Envoyez votre remise au Trésorier. Société historique du Canada, 395 rue Wellington, Ottawa, Ontario K1A 0N3.

